

de la Terreur, les riches demeures de Bellecour saccagées et pillées, les meubles précieux, les objets d'art jetés par les fenêtres, les belles façades rasées et leurs ruines transformées en cloaques, les exécutions en masse des Lyonnais, suspects ou convaincus d'avoir pris part à la défense de Lyon, puis les réactions et les vengeances exercées par les fils des victimes qui poignardaient, en pleine rue, en plein midi, les dénonciateurs de leurs parents, tous ces événements, dont les récits de sa mère et de Françoise ravivaient le souvenir, n'étaient pas faits pour lui faire aimer cette époque. Aussi se rappelait-il avec enthousiasme le passage, à Lyon, du jeune général qui, à son retour d'Égypte, rétablit l'ordre, la confiance, la sécurité, et après tant de malheurs, de catastrophes et de hontes, inaugura une ère de prospérité, de gloire et de grandeur, peut-être unique dans notre histoire. Il aimait Napoléon I^{er}. Il éprouvait pour lui un sentiment d'admiration et de reconnaissance partagé alors par la masse de la population.

C'était après la Terreur que Thierriat allait à l'école chez M. Juge, le brutal pédagogue. Cédant aux larmes de l'enfant et aux prières de Françoise, son oncle le plaça chez son ami, le peintre Alexis Grognard, qui fut le premier maître de Thierriat.

Je possède un petit portrait de mon père, à l'âge de sept ans, peint par son professeur, Alexis Grognard. On dirait une peinture de Greuze. L'enfant a l'œil éveillé, le nez fin, la bouche spirituelle ; il tient sous le bras un petit portefeuille, et semble se diriger chez son nouveau maître avec autant de joie qu'autrefois de tristesse chez M. Juge. Sa vocation d'artiste semble se révéler ; et réellement il n'a jamais été qu'un artiste ; il n'a jamais su et pratiqué que le dessin et la peinture ; mais son intelligence natu-